

8°Z

H3083

(56)

Roland Auguet

CALIGULA

ou le pouvoir à vingt ans



Payot

Du même auteur, à la même librairie :

Le Juif errant.

Roland Auger

Caligula

ou

le pouvoir à vingt ans



PAYOT, PARIS

106, Boulevard des Capucines

1900

8° 2
43083
(56)

470

the same author, to the same library :

Le même auteur. **Caligula**

174

57
200
(42)

Roland Auguet

Caligula

ou

le pouvoir à vingt ans



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—
1984

DL-15-02-1984-04240

Roland August

Caligula

ou

le pouvoir à vingt ans



Cet ouvrage reproduit sans modification
le texte de l'édition parue en 1975.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright © Payot, Paris 1975.

GENÈSE D'UNE TYRANNIE

04243-0-1503196A-0-240

GENESE D'UNE TYRANNIE



Cet ouvrage reproduit avec autorisation
la suite de l'édition parue en 1970.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright © Presses Paris 1975.

SOUILLER LES CORPS, MARQUER LES ÂMES...

Le 18 mars de l'année 37 après J.-C., Caligula faisait son entrée dans l'histoire en devenant officiellement le maître de l'empire. Mais comme rien de ce qui touche notre héros n'est banal, ce fut une fausse entrée. Deux jours plus tôt en effet, selon Tacite, l'empereur Tibère, dont l'état de santé s'aggravait depuis un certain temps, avait donné des signes de faiblesse qui laissaient présager la mort : « Déjà, au milieu du concours des félicitations, Caligula sortait pour prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup l'on annonce que la parole et la vue sont revenues à l'Empereur, et qu'il demande de la nourriture pour réparer son épuisement. Consternation générale : on se disperse à la hâte ; chacun prend l'air de la tristesse ou de l'ignorance. Caligula, muet et interdit, tombait d'une si haute espérance à l'attente des dernières rigueurs. Macron (il s'agit du préfet de la Garde), lui, sans s'émouvoir, donne l'ordre d'étouffer le vieillard sous un amas de couvertures et de s'éloigner. Ainsi finit Tibère dans la soixante-dix-huitième année de son âge. »

Comme nous allons le voir, cette version des événements ne correspond sans doute pas à la réalité. Mais elle est révélatrice. Caligula est le troisième empereur de Rome, et le second à se faire une réputation déplorable : il prend le pouvoir par le meurtre, car le meurtre est la loi du régime, du moins selon l'image qu'on nous en a laissée. Le meurtre et la terreur. On assassine à l'improviste : un homme

célèbre son anniversaire, sa maison est en fête ; des soldats arrivent, l'arrachent à ses hôtes, le traînent devant le Sénat qui le condamne à mort. On exécute en masse : « La terre jonchée de cadavres innombrables », écrit encore Tacite ; « indistinctement tous les âges, tous les sexes, des nobles, des inconnus gisaient épars ou amoncelés. Les parents, les amis, ne pouvaient en approcher, verser des larmes, les regarder même trop longtemps. Des gardes postés alentour épiaient leur douleur, suivaient ces corps en putréfaction, jusqu'à ce qu'on les traînât dans le Tibre, où ils flottaient sur l'eau, ou étaient poussés sur la rive sans que personne osât les brûler, osât les toucher. La violence de la peur avait rompu tous les liens d'humanité... »

Voilà pourquoi, dans certains cas, on se hâte de se tuer soi-même. Cela en vaut la peine, dit-on. C'est vrai. Au moins on est assuré d'une sépulture décente — on ne pourrait pas sur les berges du Tibre comme ces malheureux que nous venons de décrire. Et puis, de cette façon, on évite de ruiner sa famille : elle échappe à la confiscation des biens qui frappe inévitablement le condamné à mort. Ceux qui n'ont pas de descendance, évidemment, peuvent s'offrir le luxe de crier leur haine dans leur testament, ou d'afficher leur mépris par une mort exemplaire. L'un d'eux décida un jour d'avaler du poison en plein Sénat pour protester contre la veulerie de ses collègues. Mort libre, mort provocatrice. Il fallait effacer cela. On le traîne en prison, le bourreau serre la gorge de ce cadavre déjà raidi par le poison : par cette « cérémonie », sa mort devient vile, c'est celle d'un condamné, non d'un homme qui choisit. Car dans cet univers on ne choisit rien, ni la parole ni le silence. Ni le châtement : c'est un enfer que le pouvoir soupçonneux taille à la mesure de chacun.

Du moins voilà ce qu'on nous dit. A y regarder de plus près, les choses sont un peu différentes. Un historien anglo-saxon, dans un livre qui, il est vrai, côtoie souvent la vérité pour mieux tomber dans l'erreur, a noté que ces hécatombes

dont on nous parle se réduisaient finalement à la condamnation de quelques poignées d'hommes au long de règnes qui durent vingt ou trente ans. Il y a indéniablement de la rhétorique chez Tacite : « Le meurtre n'a pas de fin », écrit-il, ou bien : « On poursuit en masse » : vérification faite, il s'agit de six personnes, dont aucune en définitive n'est condamnée. Manifestement, l'amour des principes le conduit à négliger les faits. C'est qu'il part de l'idée que le pouvoir peut être bon — qu'il l'a été même autrefois sous la République, et qu'il est devenu mauvais. Conception manichéiste qui le conduit à noircir le tableau. De là ces exagérations dramatiques. De là aussi des simplifications abusives : tout le mal vient de l'Empereur, l'Empereur est le mal. L'Empereur et par conséquent l'Homme, car la vie privée n'échappe pas à cette loi. Voici par exemple Tibère, se réfugiant à Capri pour cacher « la honte de ses crimes et de ses débauches, dont l'ardeur l'emportait à ce point qu'à l'exemple des rois, il souillait de ses caresses les *jeunes gens libres*. Et ce n'étaient pas seulement les formes et la beauté des corps qui allumaient ses désirs ; mais dans ceux-ci une enfance modeste, dans ceux-là, *l'image de leurs ancêtres*. Alors furent inventés les noms auparavant inconnus de *sellarii*, de *spintriae*, qui rappelaient des lieux obscènes ou de lubriques raffinements. Des esclaves affidés lui cherchaient, lui traînaient des victimes, récompensant la bonne volonté, effrayant la résistance ; et si un parent, si un père défendait sa famille, ils exerçaient sur elle la violence, le rapt, *toutes les brutalités d'un vainqueur sur des captifs* ».

Or ces soi-disant débauches de Tibère à Capri sont loin d'être attestées : Tacite ne les en présente pas moins comme choses certaines : *il faut* que l'empereur soit un débauché car il est un tyran. Et tout tyran est dominé par la psychologie de l'humiliation : son plaisir est de souiller, de déshonorer. Les corps, mais aussi, à travers eux, ce qu'il y a de plus sacré : les images des ancêtres, l'honneur des grandes

maisons qui ont fait la gloire de Rome. De là ces insistances que nous soulignons dans le passage cité plus haut — comme si Tibère avait, chaque matin, médité sur les généalogies des grandes maisons pour y découvrir la « jeunesse » innocente et noble susceptible de redonner le goût du viol à ses sens fatigués — plus pervers en somme qu'un maître de harem, dont les choix sont généralement plus sains.

On comprend qu'un homme mêlé de près aux drames de l'Empire, comme ce fut le cas de Tacite pour ne citer que lui, soit allé droit au fond des choses, et qu'il ait mis l'accent sur les aspects les plus monstrueux, humainement parlant, du régime d'oppression qui s'était installé avec Auguste. Au risque d'en suggérer une définition sommaire : celle d'une basse tyrannie qui opprime tout un peuple. Certes la tyrannie existe bien à Rome, mais elle n'a pas un visage aussi simple. Oui, la terreur y devient parfois une réalité quotidienne, mais la terreur n'est pas à sens unique. Vision manichéiste, disions-nous, qui charge l'homme au pouvoir de tous les vices et de tous les crimes. Cela est vrai pour la plupart des empereurs, mais surtout pour Caligula : l'énigme que pose son règne ne peut trouver d'explication si l'on perd de vue cette réalité.

LE MYTHE DE GERMANICUS.

Tibère, l'empereur qui venait de mourir, ne fut sans doute pas en effet le tyran hypocrite masquant sa soif de domination absolue sous des affectations de républicanisme qu'on nous a peint dans quelques pages célèbres des *Annales*. Il semble avoir été sincèrement et profondément « républicain », non pas bien sûr dans le sens moderne du terme, mais dans la mesure où il était convaincu que l'empereur

(le *princeps*), personnellement investi du soin de veiller au salut de l'Empire, devait pour les affaires courantes, jouer le rôle d'un arbitre agissant en collaboration étroite avec les pouvoirs établis — en fait, avec le Sénat, puisque le peuple, depuis qu'on lui avait donné le blé, n'avait plus guère voix au chapitre. Ce qui impliquait, étant donné la nature du régime, le maximum de liberté et de « justice » : chez cet original, qui réussit l'exploit de connaître le monde à fond sans jamais l'accepter, il y avait probablement même un philosophe nourri des maîtres grecs et soucieux de valeurs humaines.

Mais ce sont les systèmes qui façonnent le cœur des hommes à leur loi et non l'inverse. C'est connu : on ne naît pas tyran, on le devient. Dans la position d'insécurité où le plaçait l'absence d'une constitution nettement définie, fait essentiel sur lequel nous allons revenir, Tibère ne pouvait en même temps conserver le pouvoir, et garantir à ses concitoyens la liberté et la justice. Le mieux intentionné des gouvernants n'y serait pas parvenu.

De fait, les soucis commencèrent avec les premiers mois du règne : l'armée profita de la mort d'Auguste pour se jeter dans la révolte ; « avec rage », dit Tacite. L'expression n'est pas trop forte : explosion brutale d'une armée frustrée et qui prenait conscience de sa force. A Rome, c'était le pain et les jeux. Aux frontières la fatigue, le danger et les coups. A Rome, les corps d'élite grassement payés pour la parade. Ici une solde dérisoire, un service interminable qu'on venait d'allonger de quatre ans, et des perspectives de retraite angoissantes, car on rognait sur le pécule destiné au soldat à sa libération. Aux revendications économiques précises se mêlait l'éternelle rancune contre l'adjudant — le centurion à qui il fallait racheter, sou par sou, les punitions dont il était prodigue, à moins de passer par les verges. Prenant soudainement conscience de leur misère, les soldats jetaient leurs vêtements, et nus devant le général, exhibaient leurs blessures et les traces des coups

laissés par vingt ans de service ; les plus hardis, lui saisissant la main, la plongeaient dans leur bouche, pour qu'il se rende bien compte qu'elle était édentée. Quand fut usé cet élan dramatique et spectaculaire qui tentait d'émouvoir par la pitié, l'atmosphère tourna au lynchage : les soldats dressent un tribunal avec des mottes de gazon, libèrent les prisonniers, les déserteurs, les condamnés à mort, pillent les bagages des officiers et s'en prennent finalement à leur personne. En premier lieu au préfet du camp, symbole de la discipline, qu'ils arrachent à sa tente, chargent d'un énorme *barda* et font tourner jusqu'à épuisement à la tête de ses « troupes », en lui demandant au milieu des gros rires « s'il aimait porter des fardeaux si lourds, et faire de si longues marches » ; ensuite aux officiers les plus odieux, comme ce centurion qu'ils avaient baptisé *ENCORE UN*, parce que chaque fois qu'il avait rompu son cep de vigne sur le dos d'un soldat, il en redemandait un autre, jusqu'à ce que son bras tombe de fatigue. On le massacra sans cérémonie. D'autres centurions furent roués de coups, mutilés et jetés sur les retranchements. Les généraux eux-mêmes et les dignitaires envoyés par le Sénat ne furent pas à l'abri des vexations : menacés, injuriés, molestés, ils durent à plusieurs reprises fuir vers la tente sous la protection de quelques fidèles.

En Pannonie, après plusieurs semaines de désordre, les choses s'arrangèrent brusquement : « La nuit était menaçante, écrit Tacite, et aurait enfanté des crimes, si le hasard n'eût tout calmé. On vit dans un ciel serein la lune pâlir tout à coup. Frappé de ce phénomène dont il ignorait la cause, le soldat crut y lire l'annonce de sa condition présente. Cet astre qui s'éteignait lui parut l'image de sa propre misère ; et il conçut l'espoir que ses vœux seraient accomplis, si la Déesse reprenait son brillant éclat. Ils font donc retentir l'air du bruit de l'airain, du son des clairons et des trompettes, tour à tour joyeux ou affligés, suivant qu'elle apparaît plus brillante ou plus obscure. Enfin des

nuées qui s'élèvent la dérobent à leurs regards, ils la croient ensevelie pour jamais dans les ténèbres, et comme les esprits passent facilement à la superstition, lorsqu'une fois ils sont frappés, les soldats s'écrient en gémissant que le ciel leur annonce d'éternelles infortunes, et que les dieux ont horreur de leurs excès. » Il faut sans doute lire que de « bons éléments » avaient travaillé la troupe pour la jeter dans une angoisse dont l'explosion superstitieuse rapportée plus haut ne fut qu'une manifestation spectaculaire. De fait, comme toujours dans ce genre de révolte, les choses avaient trop duré sans apporter de résultat tangible : le commandement les avait fait sciemment traîner en longueur. Il profita de l'occasion pour amorcer une reprise en main qui ramena le calme.

Mais sur le Rhin, où stationnaient les huit légions qui constituaient le gros de l'armée, les choses risquaient de prendre un tour beaucoup plus grave pour l'Empire, et surtout pour Tibère. Depuis quatre ans en effet, le commandement suprême des Gaules appartenait à Germanicus, alors âgé de vingt-neuf ans, officiellement second personnage de l'État mais en qui beaucoup voyaient en fait un rival pour Tibère. Par sa mère en effet, qui était la fille d'Octavie, sœur d'Auguste, il appartenait à la maison des Jules. De plus, il bénéficiait d'une large popularité, particulièrement auprès des soldats. Ceux-ci, qui au départ s'étaient révoltés pour les mêmes raisons que ceux de Pannonie, finirent par lui proposer cyniquement de l'appuyer pour prendre le pouvoir. Ainsi se révélait l'ambiguïté d'un régime déjà menacé par les putsches qui devaient plus tard faire et défaire les empereurs. Mais Germanicus resta loyal et refusa l'aventure. La sédition continua. Jouant le tout pour le tout, il prit le parti de mettre en sûreté chez les Trévires sa femme Agrippine, alors enceinte, et ses fils qui vivaient aux armées avec lui. On vit alors sortir du camp, sans autre protection qu'une poignée de servantes, la femme du général portant au cou son dernier né : cet enfant était Caligula,

troisième fils de Germanicus, surnommé *Petite botte* par les soldats dont il portait l'uniforme, et qui fait ici sa première apparition dans l'histoire.

L'affront que constituait pour les soldats ce départ insultant détermina un choc qui permit d'amorcer une reprise en main. Il y eut une épuration qui prit l'allure d'un carnage. Pour refaire le moral de l'armée, Germanicus entreprit plusieurs campagnes en Germanie. Avec un succès relatif. On reprit les enseignes des légions autrefois massacrées sous le commandement de Varus, on éleva des monuments grandioses au cœur des forêts, mais l'armée romaine ne parvint pas à s'assurer le contrôle du pays et à reculer jusqu'à l'Elbe les frontières de l'Empire. Après deux ans de ces « victoires » qui tournaient à l'expédition punitive, Tibère rappela Germanicus. Ce dernier souhaitait qu'on lui accorde encore un an pour tenter une dernière chance. Mais il dut obéir. Il fut reçu à Rome dans l'enthousiasme d'un triomphe grandiose. Puis on lui confia le commandement de l'Orient, où il fallait régler certains problèmes diplomatiques. Il les régla au mieux, mais sa mission rencontra des difficultés infinies : heurts avec Pison, gouverneur de Syrie, qui n'avait pas le caractère facile, heurts avec Tibère qui vit d'un très mauvais œil la désinvolture avec laquelle son général prit sur lui de pénétrer en Égypte, province sacro-sainte où, en raison de son caractère vital pour l'Empire, nul sénateur n'avait le droit de se rendre sans autorisation formelle du *Princeps*. Et de fait, cette incursion ne porta pas bonheur à Germanicus : quelques semaines après son retour d'Égypte, il mourut à Antioche, à l'âge de 34 ans, dans des conditions étranges.

Empoisonné par Pison, sur l'ordre de Tibère, affirma la rumeur publique. Ce n'est pas certain. Aucune preuve décisive n'a pu être fournie de la culpabilité de Tibère. Mais la solution de cette énigme importe peu. On avait finalement raison de prêter à Tibère la logique et l'attitude

d'un tyran. Car ce meurtre était inscrit dans les faits. Germanicus constituait pour l'empereur un danger permanent, une véritable épée de Damoclès. En raison d'abord de sa popularité, dont on put prendre la mesure après sa mort. « A Rome, écrit Suétone, toute la population, frappée de stupeur et de tristesse à la première annonce de sa maladie, était dans l'attente des prochaines nouvelles ; enfin, vers le soir, le bruit s'étant tout à coup répandu, on ne sait comment, qu'il était rétabli, la foule en désordre courut au Capitole avec des torches et des victimes, enfonça presque les portes du Temple, dans son impatience de rendre grâces aux dieux, et Tibère fut réveillé par les cris joyeux des citoyens qui chantaient dans toute la ville :

Rome est sauvée, la Patrie est sauvée, Germanicus est saufl

Mais lorsque enfin la nouvelle de sa mort fut officielle, aucune consolation, aucun édit ne put faire cesser le deuil du peuple, qui se prolongea même pendant les fêtes de décembre. Les horreurs des années suivantes augmentèrent encore la gloire de Germanicus et le regret de sa perte, car tout le monde estimait, non sans raison, qu'en inspirant à Tibère du respect et de la crainte, il avait contenu sa férocité qui éclata bientôt après. »

Germanicus était simple, ouvert et communicatif. Le peuple, qu'on accuse toujours de versatilité, mais qui a parfois des sympathies et des antipathies irréversibles, trouvait en lui une image avenante et flatteuse du pouvoir : il lui prêtait toutes les qualités du « bon prince ». Qualités d'autant plus sensibles que la personne de Tibère, justement, incarnait l'image de l'autorité la plus austère et la plus cassante qui se peut concevoir : hautain et renfermé, sérieux jusqu'au pédantisme, dépourvu de présence et de chaleur humaine, cet aristocrate ancien style méprisait la foule, et ne prenait pas la peine de le dissimuler.

Le peuple d'ailleurs n'était pas seul en cause : une

fraction du Sénat projetait sur la personne de Germanicus des rêves assez vagues de restauration républicaine. Peu importe qu'il y ait eu dans tout cela, comme nous le verrons plus loin, une grande part d'équivoques et d'illusions : les illusions, lorsqu'elles sont profondes, constituent une force singulière en politique.

D'autant que cet attachement à la personne de Germanicus s'étendait à l'armée. Ici d'ailleurs, l'antagonisme entre les deux hommes dépassait de loin le cadre d'une rivalité de personnes. A un principat augustéen soucieux de préserver les apparences républicaines et les susceptibilités du Sénat, tel que le concevait Tibère, Germanicus opposait, sinon en théorie du moins par ses actes, une monarchie militaire, tirant son pouvoir de l'armée, et orientée vers la conquête : ce n'est pas pour rien qu'il s'acharne contre la Germanie d'où il pouvait tirer un prestige semblable à celui que César avait tiré des Gaules. Ce n'est pas un hasard non plus s'il se rendit en Égypte et s'y comporta en autocrate, y gratifiant le peuple de libéralités exceptionnelles qui prenaient des allures royales : depuis Antoine — et Caligula ne fera pas exception — ceux qui rêvaient de monarchie militaire à Rome, se sentaient attirés par l'Orient et en particulier par l'Égypte, dont les institutions leur fournissaient un modèle idéal.

Il est possible que lors du soulèvement de Rhénanie, Germanicus se soit abstenu par loyauté d'exploiter la révolte des soldats. Encore que ce fut peut-être aussi par sagesse : marcher sur Rome avec l'armée, c'était prendre le risque d'une guerre civile profondément impopulaire, dont l'issue à la réflexion se révélait douteuse. Mais quelles qu'aient été ses intentions, objectivement, pour l'empereur, Germanicus faisait figure d'ennemi. Il soignait d'ailleurs beaucoup trop son image de marque auprès de la troupe, comme le prouve, entre autres exemples, la façon dont il élevait Caligula au milieu des légions, lui faisant porter l'uniforme « afin de le rendre agréable aux soldats »,

dit Tacite peu suspect d'antipathie à l'égard de cette famille. Porté par ses amis, par son armée, par une opinion qui risquait de lui forcer la main, qu'aurait fait Germanicus si une occasion se présentait à nouveau, si un conflit grave surgissait? Tibère avait 57 ans. Il n'était pas au bord de la tombe, et de fait il régna encore 20 ans. Germanicus aurait-il attendu jusque-là?

CALIGULA ÉCHAPPE AU DÉSASTRE.

Le pire est que la disparition de Germanicus ne régla pas les problèmes. Au contraire, cette mort engendra d'autres morts, dont la responsabilité incombe en grande partie à Agrippine, la veuve de Germanicus — mère de Caligula et de cette seconde Agrippine qui devait périr sous les coups de son fils Néron. Cette femme dure, qui accompagnait son mari aux armées au lieu de jouir à Rome des plaisirs d'une vie facile, orgueilleuse (lors de la révolte des légions elle refusa de quitter le camp, disant qu'une descendante d'Auguste ne tremblait pas devant le danger), avait la passion du pouvoir. Elle ne supporta pas de se voir rejetée de la vie publique par la mort d'un mari dont elle avait partagé la carrière et les espérances. Autrefois, à Rome, les veuves des héros rentraient dans le silence, pour ne pas dire dans le néant. Agrippine se répandit partout, donnant à son deuil un style ostentatoire, accusant de meurtre Pison et du même coup Tibère, qu'elle poursuivait de sa haine. Sa maison devint à Rome un foyer d'opposition qui regroupait les mécontents et les laissés-pour-compte du régime. Non pas un véritable parti politique, car ces gens-là n'avaient guère en commun que leur hostilité à Tibère, mais une coterie.

Cet entêtement sentimental à s'enfermer dans une atti-

tude d'opposition dangereuse et inefficace, qui pouvait se comprendre au départ, devint carrément absurde du jour où Drusus, le fils de Tibère qui, après la disparition de Germanicus, avait fait figure d'héritier, mourut lui aussi subitement. Dès lors, l'empereur n'ayant plus qu'un petit-fils encore au berceau, les enfants d'Agrippine et de Germanicus, c'est-à-dire par rang d'âge Néron, Drusus et Caligula, devenaient à leur tour héritiers présomptifs. En fait sinon en droit. Mais Agrippine ne sut pas attendre, s'effacer, laisser au vieil empereur le soin de décider lui-même. Il semble au contraire qu'elle ait voulu lui forcer la main, ou que du moins elle ne sut pas prévenir certains actes qui pouvaient le donner à penser : c'est ainsi qu'en l'an 24, sans que l'empereur ait le moins du monde laissé entendre qu'il en formulait le désir, les pontifes associèrent les noms des fils d'Agrippine aux prières officielles qu'ils adressaient aux dieux pour la sauvegarde de Tibère. Ce dernier prit très mal la chose : il rabroua les pontifes, les accusant d'avoir cédé aux manœuvres ou aux menaces d'Agrippine, et interdit désormais à quiconque de décerner des honneurs aux deux jeunes gens.

Ce fut sans doute là le début d'une persécution que, par calcul politique, un homme aggrava jusqu'à la tragédie : Séjan en l'occurrence. Originellement préfet de la Garde Prétorienne, cet ambitieux d'origine modeste (il appartenait à l'ordre équestre et non à l'aristocratie sénatoriale) avait conquis la place d'un ministre de fait avec qui l'empereur partageait la tâche lourde pour un seul homme de régler les problèmes d'un empire confondu avec les dimensions du monde. Sa puissance s'accrut encore lorsque, dégoûté par la veulerie de ses concitoyens et fuyant une agitation qui lui pesait, Tibère s'isola à Capri. Il l'employa, entre autres choses, à discréditer la descendance de Germanicus. Il entoura Agrippine de provocateurs mondains recrutés dans la pègre ambitieuse des sénateurs mal lotis, dont certains lui conseillaient perfidement d'en appeler

au peuple ou à l'armée, tandis que d'autres provoquaient les confidences de ses amis, sans reculer pour cela devant les pièges de basse police : c'est ainsi qu'un nommé Latiaris gagna la confiance de Titus Sabinus, resté ostensiblement fidèle à la mémoire de Germanicus, et l'attira un jour chez lui afin de le faire parler contre Tibère, après avoir caché dans son grenier... trois sénateurs qui avaient pour mission d'authentifier le contenu de l'entretien. Il faut dire que ces manœuvres furent facilitées par l'incroyable innocence d'Agrippine qui, aveuglée par la haine et l'orgueil, ne montra pas la subtilité que la situation exigeait. Elle donnait dans tous les pièges : Tacite, qui lui est pourtant favorable, rapporte à ce propos l'anecdote suivante : « Séjan... lui fit donner l'avis perfidement amical qu'on voulait l'empoisonner, qu'elle se défiât des festins de Tibère. Agrippine ne savait point dissimuler. Un jour elle était à table, près de l'empereur, froide et silencieuse, ne touchant à aucun mets. Tibère s'en aperçut enfin, soit par hasard, soit qu'il fût averti ; et pour mieux pénétrer sa pensée, il loua des fruits qu'on venait de servir et en présenta lui-même à sa bru. Les soupçons d'Agrippine s'en accrurent. Elle remit les fruits aux esclaves sans en avoir goûté. Tibère cependant ne lui adressa pas directement une parole ; mais, se tournant vers sa mère Livie, il dit qu'il ne serait pas étonnant qu'il fût un peu sévère pour une femme qui l'accusait d'empoisonnement. » Néron, son fils aîné, ne semble pas non plus avoir fait preuve d'une grande prudence : il était d'ailleurs espionné par sa femme.

Ces provocations permettaient à Séjan d'envoyer à l'empereur des rapports alarmistes dans lesquels il lui présentait le « clan » d'Agrippine comme un véritable parti d'opposition qui risquait un jour ou l'autre de déclencher la guerre civile. Il obtint d'abord la condamnation des personnalités les plus en vue de l'entourage d'Agrippine. Puis, après plusieurs années d'efforts, en 29, l'exil d'Agrippine et de Néron. Ce dernier se suicida dans l'île de Pontia,

peut-être pour échapper aux menaces de ses geôliers qui avaient reçu l'ordre de lui rendre la vie intenable. Drusus, le cadet, fut emprisonné dans les sous-sols du Palatium. Seul Caligula, qu'on avait confié aux soins de sa grand-mère paternelle Antonia, qui semble avoir été douée d'un sens diplomatique aigu dont sa belle-fille aurait eu bien besoin, échappa au désastre.

C'est alors qu'on vit pour la première fois dans les rues de Rome les scènes de terreur que nous décrivions plus haut.

LE BOUC ÉMISSAIRE.

Ce fut bien pire un an plus tard. Il est assez difficile de déterminer dans quelle mesure les ambitions d'Agrippine constituaient un danger réel pour Tibère. Mais il est sûr que celles de Séjan en constituaient un. Ce ministre modèle, assez habile pour convaincre son maître que sa seule passion était de « veiller et travailler comme le dernier des soldats, pour la sûreté de l'empereur », ne visait à rien moins qu'à lui succéder, sinon à le détrôner : son acharnement à perdre les fils de Germanicus faisait partie d'un plan qui devait le conduire au pouvoir.

Il avait d'abord fait venir au cœur de Rome la Garde Prétorienne autrefois cantonnée aux alentours, dont il assumait seul le commandement. Il disposait ainsi d'une force sûre pour mater au besoin la foule, qui ne le portait pas dans son cœur. Puis il était devenu l'amant de Livilla, la femme de Drusus, fils de Tibère — circonstance qui, bien que la complicité de Livilla ait été mise en doute, lui permit probablement de faire empoisonner Drusus en 23. Ainsi se trouvait écarté l'obstacle le plus sérieux qui lui barrait la route. L'autre, après cette mort, tenait moins à des consi-

Le 18 mars de l'année 37 après J.-C., Caligula, officiellement désigné pour la succession à l'Empire, est acclamé par une foule ivre de joie, et ce jour-là, sa bonne étoile l'abandonne. En principe, il est simple de gouverner dans un régime où les pouvoirs de l'empereur ne connaissent apparemment aucune limite. Dans la pratique, à cause du poids des traditions et du caractère mouvant d'un système politique encore mal rodé, la tyrannie à Rome est un art difficile. Surtout pour un jeune homme de vingt-quatre ans qui n'a pas su oublier les drames de sa jeunesse sanglante. Caligula, quand il prend le pouvoir, a des comptes à régler. Mesurant mal la puissance de la caste sénatoriale à laquelle il s'attaque, s'illusionnant peut-être sur l'efficacité d'un soutien populaire qu'il a passionnément recherché, il n'aura pas le temps de réaliser les projets grandioses qu'il avait en tête. Trahi par ses généraux, par sa famille, par cette élite sournoise qu'il méprise, il est assassiné le 24 janvier 40.

Officiellement, on s'est débarrassé d'un fou, d'un monstre que les Dieux ont envoyé à Rome pour son malheur. Les historiens de l'Antiquité nous le répètent, et pour que nous n'en doutions pas, ils nous décrivent les turpitudes de l'Empereur avec une ardeur inlassable et une minutie d'orfèvre. Ardeur suspecte, qui aurait éveillé la méfiance depuis longtemps si notre civilisation n'avait trouvé là de quoi nourrir ses obsessions. Car cette monstruosité était utile à trop de Romains, elle permettait de justifier trop de choses pour ne pas mériter examen. Aujourd'hui les données, rares mais précieuses, de l'archéologie nous permettent de comprendre, en relisant les textes, que l'histoire de Caligula a été écrite à l'envers, et qu'il faut la remettre debout.

Couverture : Buste de Caligula. Musée archéologique de Venise (photo Giraudon).

PAYOT, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

